

# LES FOUILLES SUR LE SITE DE L'ANCIEN HÔPITAL DE COMPIÈGNE

par

*Martine PETITJEAN*

## **INTRODUCTION**

A Compiègne, en 1995, l'hôpital général fut transféré dans la zone industrielle. Ce déplacement a libéré au centre ville un espace de 29 440 m<sup>2</sup>. Il est délimité par les rues de Paris, des Capucins, Notre-Dame de Bon Secours, Georges Bernanos et la place de l'hôpital. Sur ce vaste emplacement, la Ville de Compiègne fait construire la ZAC des Capucins. Cet aménagement s'intègre dans un programme de rénovation qui s'étend jusqu'à la rivière Oise.

Certains édifices de la ZAC sont bâtis sur des parcs souterrains. Leur réalisation entraînant la destruction du sous-sol archéologique a conduit la Direction régionale des Affaires culturelles de Picardie, Service régional de l'Archéologie à demander l'exécution d'une fouille de sauvetage, menée par les archéologues de l'Association pour les Fouilles nationales (AFAN).

L'excavation archéologique s'est déroulée en deux temps et à deux endroits différents au cours de l'été 1996. La première zone étudiée se situe à l'angle des rues de Paris et des Capucins, la seconde se rencontre à l'angle des rues Notre-Dame de Bon Secours et des Capucins (Fig.1). Les fouilles ont permis de dégager certaines caractéristiques de l'évolution et de l'histoire de ce secteur. En effet, auparavant elles étaient mal connues. Les informations se limitaient à :

- un ouvrage collectif relatif à l'histoire événementielle de l'hôpital général (*Histoire des hôpitaux de Compiègne*, 1995)

- au travail de C. Barré sur le fief des Chevrieux ou de la Lévrrière (Barré, 1938)

- à quelques observations faites sur le terrain.

- En 1886, Z. Rendu, l'architecte des hospices, signalait " une fosse basse du Moyen Age située dans la rue des Goguenettes ". Dans cette structure un fragment de statuette d'un roi en marbre blanc, tenant un sceptre a été découverte (*Procès verbaux de la Société historique de Compiègne*, 1888-1891, p. 3). Cet objet a été déposé au Musée Antoine Vivenel.
- En 1930, les premières mentions de galeries d'extraction de pierre apparaissent. D'autres ont été recensées, voire même relevées dans les années 1970, époque de grandes transformations de l'hôpital général (Rapport de l'entreprise Botte, 1970, p.4). Enfin celles localisées sous la place de l'hôpital ont été dessinées par Lucien Gillard vers 1970.

A côté de ces maigres informations, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, il existe toute une série de documents iconographiques qui n'ont jamais fait l'objet d'étude comparative. A eux seuls ils permettent de cerner les grandes étapes du développement urbain de la zone de l'ancien hôpital général. Enfin des informations relatives à l'hôpital de 1662 à 1892 demeurent à ce jour inexploitées aux archives hospitalières déposées à Senlis (Oise) et aux Archives municipales de Compiègne.

Aujourd'hui, la fouille du site de l'hôpital général de Compiègne donne un premier aperçu des productions et formes céramiques au bas Moyen Age. D'autre part, elle étaye les diverses informations présentées ci-dessus. De plus elle complète les connaissances du patrimoine souterrain compiégnois et permet d'appréhender les relations entre l'habitat et les fortifications. En dernier lieu, elle offre un nouveau panorama de la topographie historique de ce secteur à l'époque médiévale et moderne.

### **1. La céramique**

La céramique découverte sur le site de l'ancien hôpital représente un corpus d'environ 96 kilogrammes soit 6417 tessons. A cet ensemble, traité sur base de données informatique, il convient d'ajouter le mobilier non comptabilisé des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Les tessons de chaque unité stratigraphique ont été triés à l'œil nu par " production ", selon un code de classification<sup>(1)</sup>. Celui-ci permet de

---

(1) Ce code est inspiré de celui mis au point par l'Unité d'Archéologie de la ville de Saint-Denis.

synthétiser des données telles que la couleur de la pâte et le traitement de surface. Parallèlement à cet enregistrement, l'analyse stratigraphique a permis de composer des groupes de mobilier en fonction des relations de contemporanéité, d'antériorité et de postériorité. La comparaison des tessons issus de divers contextes supposés chronologiquement équivalents (d'après la stratigraphie) constitue la base de la formation des périodes. La position relative de certains niveaux archéologiques a pu être ainsi ajustée.

Au terme de ce travail, les proportions obtenues à partir du poids font ressortir l'importance du groupe des pâtes claires communes pour toutes les périodes et la part grandissante des productions du Beauvaisis. L'évolution du pourcentage de la céramique très décorée montre un décalage par rapport aux régions septentrionales. L'étude des formes indique une longue coexistence de l'oule à lèvres en bandeau et du coquemar durant tout le XIV<sup>e</sup> siècle (Fig.2).

Néanmoins, l'ensemble céramique du site de l'ancien hôpital apparaît comme un lot chronologiquement disparate et fort fragmenté. L'absence de dépotoir, lesquels constituent souvent des références internes sûres, a porté préjudice à l'analyse morphologique. De même, le très petit nombre d'éléments de datation absolue a conduit dans la plupart des cas à rechercher des données chronologiques extrinsèques, comme les comparaisons céramiques. En dépit de ces problèmes, cet ensemble constitue un jalon primordial pour la connaissance du mobilier du bas Moyen Age à Compiègne. Il complète en effet le hiatus observé sur le site de la place du Marché aux herbes ou des Hallettes à Compiègne, où les niveaux de cette période étaient fort arasés.

## ***2. Un terrain favorable à l'extraction***

La ville de Compiègne appartient au système géologique du Bassin Parisien. Son sous-sol se constitue sur le site de l'hôpital de marne jaunâtre contenant parfois des rognons de silex et des petits blocs calcaires. Celle-ci recouvre des bancs de calcaire fissurés puis durs. Aux cours des siècles, les différents niveaux ont été exploités. D'après les fouilles, le calcaire fissuré est exploité au XIV<sup>e</sup> siècle et l'extraction du calcaire dur débute dans la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle. La zone d'exploitation s'étend sur tout le site de l'hôpital, d'après la compilation des informations écrites et des travaux de remblaiements exécutés par le Service technique de l'hôpital général. Ces données sont confirmées par les travaux immobiliers actuels.

Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, l'exploitation a lieu dans des galeries souterraines. On y accède par l'intermédiaire de rampes dotées d'escaliers dont la largeur est inférieure à un mètre (Fig.3). Les marches taillées dans le substrat friable sont usées rapidement et/ou se délitent. Ces phénomènes obligent à un entretien constant qui se traduit par une

nouvelle taille d'un des degrés. Ainsi les hauteurs des marches peuvent varier du simple au double ce qui doit rendre délicate la remontée des charges. De plus le plan en L de certaines rampes d'accès mais aussi l'étréouissement des marches permettaient uniquement de transporter de petites cargaisons. Deux hommes chargés pouvaient difficilement se croiser. Ceci n'est pas particulier aux carrières compiégnaises. En effet les carrières souterraines de minerai de cette période possèdent des entrées étroites. Le réseau d'extraction se compose d'une galerie principale, large de 5 m, sur laquelle se greffent de petites galeries perpendiculaires. Leur longueur n'excèdent pas 8,50 m, leur front de taille semble être arrondi et se termine en gradins. Le sol des galeries correspond au sommet de la strate de calcaire dur qui est irrégulière.

A l'angle des rues Notre-Dame de Bon Secours et des Capucins, les bouches d'extraction sont espacées les unes des autres tandis qu'en bordure de la rue de Paris, elles se recourent. Ce fait peut révéler des galeries souterraines peu vastes qui seraient abandonnées lorsque l'exploitation devenait dangereuse ou plus difficile ; une autre bouche était ouverte. Toutefois ces diverses structures d'exploitation sont toutes situées à la base d'une rupture de pente quel que soit le secteur étudié. Le calcaire extrait, les galeries sont abandonnées ou leur fermeture peuvent résulter d'un effondrement du ciel de carrière.

L'exploitation du terrain naturel a conduit à la mise en place d'une infrastructure. Sur le site, elle est matérialisée en particulier par un puits, des cabanes en matériaux légers (bois, paille, torchis) toujours reconstruites au même endroit. Les carriers ou les ouvriers vivant ou s'abritant là utilisaient communément des pichets pour servir des liquides dans les coupelles ou les tasses polylobées par exemple, des pots à cuire et des couvercles pour préparer leur repas, des couvre feux pour ne pas laisser mourir le feu.

De la fin de la première moitié du XVe siècle au début XVIe siècle, le banc de calcaire dur est exploité. Des nouvelles structures liées à l'extraction font leur apparition. Il s'agit de puits parementés en pierres sèches circulaires ou quadrangulaires servant à l'aération des galeries profondes, et des fosses de plan quadrangulaire. Le calcaire dur est extrait dans des galeries profondes dont le sol se situe à dix mètres sous le niveau du sol actuel. Ces dernières ont une hauteur de trois mètres environ. Au fur et à mesure de leur exploitation, la plupart de ces galeries sont étayées avec de la pierre (Fig.4). L'étayage est nécessaire car la roche présente une faible résistance et le réseau souterrain est fort complexe. L'utilisation de la pierre pour consolider les galeries était sans doute moins onéreuse que le bois qu'il fallait transporter de la forêt aux carrières. De plus ce type d'étaiement pouvait être réalisé rapidement, car la pierre se trouvait sur place et cela évitait l'attente de la livraison

des bois. Cette technique de renforcement des parois est courante à Compiègne. Elle se rencontre également dans les carrières de pierre situées sous la place du palais ou sous diverses maisons compiégnaises<sup>(2)</sup>. Elle était déjà utilisée dès les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles à Crépy-en-Valois dans l'Oise.

Lorsque la nature de la roche le permet une autre technique d'extraction est employée : des galeries sont ouvertes perpendiculairement et entre elles divers piliers sont ménagés. Ces derniers assurent la stabilité du terrain sus-jacent. Entre ces derniers, plus ou moins quadrangulaires, la roche étant extraite, des éléments non commercialisés tels que les déchets de taille, les remblais, y sont stockés. Ce type d'extraction par piliers tournés se rencontre sous la place de l'hôpital mais n'a malheureusement pas pu être daté. Cette technique est connue dès l'époque médiévale.

L'exploitation du substrat a fortement déstabilisé le terrain et lui a donné un relief " lunaire ". Pour faire disparaître ce dernier, des terres sont constamment apportées pour garder le site plan. D'autre part des portions de ciel de galeries souterraines non colmatées, s'effondrent fréquemment et ces creusements indésirables sont à remblayer rapidement. Les matériaux employés pour combler les dépressions, quelque soit leur origine, sont une terre sableuse dont la teinte varie du brun au noir contenant parfois des poches organiques, de la craie pilée ou encore des blocs calcaires qui peuvent être des déchets de taille. Parfois des structures comme des latrines ou des fossés sont nettoyés et leur comblement est jeté dans les creusements consécutifs à l'extraction.

Pour construire sur un tel endroit, les hommes ont utilisé diverses techniques de fondation : réalisation de pieux, renforcement de la semelle de fondation ou la base du mur est talutée. Ce procédé original est effectué au fur et à mesure de l'élévation des assises de la fondation. Lorsqu'une assise est montée, il est étendu sur l'un des côté une couche de liant sur une largeur d'un mètre et de la hauteur d'un rang de pierres. Un remblai est ensuite posé puis se succèdent un lit de mortier puis un remblai et ainsi de suite jusqu'à l'obtention d'un talus qui assurera le maintien du mur et de la construction.

En résumé les deux périodes de l'exploitation du calcaire : l'une du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et l'autre qui débute vers la fin de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, sont à mettre en corrélation avec l'emploi privilégié de la pierre au détriment du bois dans les habitats privés et l'essor économique de la ville. Comme dans de nombreuses villes de France (Cambrai, Valenciennes, Reims, Paris,...) le substrat compiégnais a largement été exploité notamment sur le site de l'hôpital général. Le

---

(2) D'après E. Coët, la zone des carrières ne s'étendrait pas vers le nord-ouest de la rue des Trois Barbeaux.

réseau souterrain se prolonge au-delà du domaine hospitalier. La nature de la roche exploitée - calcaire dur ou friable - a eu éventuellement une influence sur les techniques de construction compiégnnoise. Ainsi aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, les habitats privés ont tous des soubassements et leurs premières assises de l'élévation qui sont constitués de blocs calcaires non équarris de petites dimensions assemblés à l'aide d'un mélange marneux ou argileux et de nodules crayeux (observations archéologiques faites sur les sites de la maison de retraite, place du Palais ; sur la place du Marché, sur le site de l'hôpital général). Cette technique de construction perdure jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle mais elle est uniquement employée dans les fondations. Elle coexiste avec des soubassements possédant des parements en pierres bien taillées dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

### ***3. Les habitats, la voirie, la porte de Paris***

Sur le site de l'hôpital général l'activité d'extraction est privilégiée ; néanmoins à certaines périodes le site est bâti. C'est le cas à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou au début du XIV<sup>e</sup> siècle ou encore à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ou début du XV<sup>e</sup> siècle. Il faut ensuite attendre les années 1660-1662 pour voir de nouvelles constructions, ces dernières sont à rattacher à la création de l'hôpital, lieu où l'on accueille les pauvres. Ces constructions se rencontrent principalement en bordure de l'actuelle rue de Paris. Quelle que soit l'époque ou les édifices concernés, il faut constater que toutes les constructions, orientées sud-ouest/nord-est, respectent un alignement. Ce dernier n'est sans doute pas le fruit du hasard. Deux hypothèses peuvent être évoquées.

- Les maçonneries sont construites parallèlement aux courbes de niveaux. Cette orientation est conservée jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.
- Les maçonneries sont alignées par rapport au tracé primitif de la rue de Paris qui se situait au nord de la première phase de fouille (Fig.1). Par la suite la rue est déplacée à deux reprises vers l'orient. Dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, le déplacement a lieu après la destruction du bâtiment central. A ce moment précis la rue est matérialisée par des strates de terre associée à de la craie. La voie paraît être une sorte de raccourci pour atteindre la place de l'hôpital. Cette place est un noeud routier, marqué par une croix au moins depuis 1374 (Barré.1938. p.61). A la fin du XV<sup>e</sup> siècle mais plus vraisemblablement au début du XVI<sup>e</sup> siècle, la route est bien bâtie : apport de sablon, talus aménagés de pavés de grès (Fig.5). Cette construction indique une volonté de laisser la voie à cet endroit. Elle serait contemporaine de l'implantation du bastion devant la porte de Paris. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, sa disparition serait due à l'installation d'un ouvrage d'art avancé devant le bastion. A cette époque la voie est implantée sur le tracé

que nous lui connaissons aujourd'hui (Fig.1).

#### ***4. Evolution topographique et historique de la partie orientale du faubourg Saint-Germain sur le site de l'hôpital général***

Le site de l'hôpital général se développe dans la partie orientale du faubourg Saint-Germain. Au haut Moyen Age, ce secteur se situe à 200 m à l'est de la plus ancienne paroisse de la ville, Saint-Germain et à 500 m de l'ensemble palatial carolingien fortifié, fondé par Charles le Chauve. D'une superficie d'environ dix hectares, ce complexe royal a rapidement engendré la construction d'habitats à l'extérieur de l'enceinte. Cette extension s'étendait, peut être de façon discontinue, jusque sur la partie septentrionale du site de l'hôpital à proximité de l'actuelle rue Notre-Dame de Bon Secours. Au haut Moyen Age cet emplacement est intégré dans le domaine foncier du palais compiégnois (Barré. 1952. p. 96 et Morel.1904. p.10, 17, 26). A partir de 915, sous l'impulsion de la reine Frédérune, épouse de Charles le Simple, ces terres sont données aux religieux de Saint-Clément.

A l'époque médiévale, la ville s'agrandit. Les paroisses Saint-Jacques et Saint-Antoine sont créées à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Ces nouveaux édifices élevés à l'extérieur de l'enceinte primitive ont conduit à l'érection d'une deuxième enceinte plus vaste. Elle englobe une superficie de 54 hectares. Dans son dernier état, elle est formée d'un fossé qui protège un rempart qui est flanqué de 33 tours et percé de huit portes. L'une des portes principales, celle de Paris avoisine le site de l'hôpital général. Ce dernier, dès 1229, appartient au fief des Chevrieux ou de la Lévrierie relevant des sires de Pierrefonds. Le seigneur de ce fief au début du XIII<sup>e</sup> siècle est Robert le Lorgne (Barré. 1952. p.109). Le site reste inoccupé jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle voire même du début du XIV<sup>e</sup> siècle. A cette époque, dans la partie orientale du site est élevé un bâtiment rectangulaire, peu large (12 m x 3 m). Cette construction n'est pas isolée ; elle s'intègre dans un quartier occupé par l'établissement religieux des chanoinesses de Saint-Augustin (Nonnains de Saint-Jeandes-Vignes-hors-Compiègne). Celui-ci s'installe à cet endroit en 1245 (Barré. 1952. p.109).

Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, la ville est riche et prospère d'après le mémoire postérieur de 1448 des gouverneurs "attournés" de Compiègne, rédigé pour le Parlement (publié par Carolus-Barré.1994). L'économie repose essentiellement sur le transport fluvial des vins en provenance de Bourgogne pour les Flandres, sur les tournois royaux et sur la foire du Mi-Caresme, d'une durée de quinze jours. Mais, dès 1345, cette foire n'a plus son dynamisme d'autrefois, les rentrées financières sont donc moins importantes (Carolus-Barré. 1994. p.239). Dans ce contexte où le commerce est touché par les premières vicissitudes de la guerre de Cent Ans, la recherche d'autres revenus s'impose. Le propriétaire du vaste fief

des Chevrieux ou de la Lévrière fait exploiter le sous-sol de son domaine dont le site de l'hôpital général. Cette exploitation est largement encouragée par un changement des techniques de construction : le bois tend à disparaître des habitats privés au détriment de la pierre. Le matériau extrait est un calcaire fissuré. L'accès aux galeries souterraines se faisait par des escaliers étroits et pentus qui, semble-t-il, ne permettaient pas la sortie de gros gabarits de pierre. Aujourd'hui la roche exploitée paraît de qualité médiocre et n'a sans doute pas été exportée. L'exploitation se poursuit jusqu'au début du XVe siècle.

En 1374, le fief change de propriétaire. Il passe à la famille Jean l'Escrivvain qui participe activement à la vie politique de la cité. Ce changement a sans doute favorisé l'érection d'habitats en dur dans la partie sud-est du site de l'hôpital général. Le mieux conservé possède une superficie minimale de 125 m<sup>2</sup>. Ces constructions sont élevées alors qu'au centre ville, malaises et récessions se multiplient dans les dernières décennies du XIVe siècle<sup>(3)</sup>. Mais malgré tout Compiègne n'est pas menacée puisque les Etats Généraux sont réunis par deux fois, les visites royales se poursuivent jusqu'en 1406, le grenier à sel est transféré de Noyon à Compiègne en 1396<sup>(4)</sup> (Carolus-Barré. 1994). Cette situation n'est plus vraie au début du XVe siècle.

Entre 1414 et 1430, Compiègne est le siège de violents combats. Effectivement "... il fallait empêcher les Anglais d'établir la jonction par la moyenne vallée de l'Oise, entre les possessions anglo-bourguignonnes du nord de la France et Paris, dont ils étaient les maîtres depuis 1420" (Carolus-Barré. 1994. p.67). Au cours du siège du 20 mai - 25 octobre 1430, Jeanne d'Arc est faite prisonnière. Lors de ce siège la ville organise sa défense. Sur l'ordre de Guillaume de Flavy, écuyer capitaine de Compiègne, les constructions extra-muros limitrophes des fortifications sont détruites. Aux abords de la porte Paris, le couvent et l'église des Nonnains, les habitats retrouvés sur le site de l'hôpital général disparaissent du paysage urbain.

Ces derniers sont arasés sous leur niveaux d'utilisation. Les déblais issus de cette destruction volontaire sont transportés en d'autres lieux (ils n'existent pas sur le site). Compiègne demeure ainsi une ville "remparée de gros et puissans bollewers et d'autres fortifications" (Carolus-Barré. 1994. p.87). Malgré tout la ville est prise en juillet 1430 et la levée du siège a lieu en octobre 1430. A cette date, la ville est réduite aux deux-tiers. Vingt ans après ces événements, pauvreté, ruine et désolation de la ville sont toujours d'actualité d'après les gouverneurs "attournés" de Compiègne. La reconstruction est lente et se prolonge jusqu'au début du

(3) D'après le mémoire rédigé en 1448 par les gouverneurs "attournés" de Compiègne.

(4) D'après le document cité ci-dessus, le déplacement du grenier à sel de Noyon à Compiègne avait pour but de relancer l'économie compiégeoise.

XVI<sup>e</sup> siècle (*Histoire de Compiègne...* 1987. p. 99). Sur le site de l'hôpital général, des carrières de pierre sont à nouveau ouvertes dès la fin de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle. L'extraction se poursuit jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Les bancs de calcaire dur sont alors exploités (Fig.4). Aucun habitat n'est relevé dans les parties orientale et nord-est du terrain étudié. La route de Paris est déplacée, elle se situe désormais dans la partie orientale du site (Fig.1). Les bases d'un nouveau parcellaire sont jetées.

Dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, une certaine prospérité est retrouvée. La ville reste fidèle au roi et depuis la fin du dernier siècle, elle possède un rôle militaire de par sa position stratégique au sein du royaume. Profitant de cette période de tranquillité et face aux progrès de l'artillerie, les fortifications sont renforcées. Des bastions sont installés devant les portes. Celui de la porte de Paris est établi dans le fief des Chevrieux ou de la Lévrière qui appartient alors à la famille Thiebault, vivant à Senlis et descendant des Escrivain (Barré. 1952. p.109 et Barré 1938. p.65). Le bastion et le fief sont séparés par un solide mur, constamment entretenu puisqu'il est reconstruit deux fois. La zone comprise entre le fossé et la limite maçonnée du fief, devient inconstructible. Toutes les activités relatives aux carrières et les habitats du fief se rencontrent désormais entre l'ouest et le sud de cette limite. La mise en place du bastion triangulaire est consécutive de la remise en état d'une portion de la route de Paris. Tout d'abord, la rue est surélevée par rapport à son environnement immédiat ; puis les bas-côtés de la route sont talutés et maçonnés à l'aide de pavés de grès (Fig.5). Ainsi à partir du début du XVI<sup>e</sup> siècle, l'environnement immédiat de la porte de Paris est profondément transformé, sans doute en est-il de même à proximité de toutes les portes principales de la ville.

Les guerres de religion et la Ligue touchent durement Compiègne entraînant le déclin d'une économie à peine renaissante. De plus les invasions espagnoles, entre 1598-1661, ne sont guère favorables à la reprise. Dans ce contexte d'insécurité et pour accentuer la défense, les fortifications sont à nouveau renforcées. Sur le site de l'hôpital général, le terrain est arasé une deuxième fois pour des raisons militaires. La rue de Paris est encore une fois déplacée vers l'est. Elle a le tracé que nous lui connaissons aujourd'hui (Fig.1). Enfin la demi-lune triangulaire est défendue par une queue-d'hirondelle et un glacis. Ces événements se déroulent vers 1636 (*Histoire de Compiègne.* 1987. p.116). Les ouvrages d'art avancés occupent les deux tiers du site de l'hôpital général.

Après ces périodes troublées, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et surtout au XVIII<sup>e</sup> siècle, Compiègne redevient plus que jamais une ville royale. Rôle qu'elle joue depuis l'époque mérovingienne. Les déplacements du roi et de sa cour vont dynamiser la vie compiégeoise. Par exemple, à

l'intérieur des murs, sous les règnes de Louis XV et Louis XVI, la résidence royale est mise au goût du jour, le jardin du parc est refait, des ministères sont installés, un nouveau pont est construit. Compiègne demeure une place-forte mais elle reste aussi le siège de camps militaires.

Cette période de renouveau s'accompagne d'une augmentation du nombre de pauvres et de vagabonds. Face à ce phénomène qui n'est pas particulier à Compiègne, il est décidé de réunir les diverses organisations sociales locales en un même lieu dans un établissement appelé hôpital<sup>(5)</sup>. La première assemblée concernant la création de l'hôpital se déroule en 1657 sur ordre du roi. A cette même date, les hôpitaux de Noyon (Oise) et Soissons (Aisne) sont déjà élevés ; celui de Beauvais (Oise) l'est en 1658 et celui d'Amiens (Somme) en 1659. En 1660, les premiers bâtiments de l'hôpital compiégnais sont élevés. Il semble que sans l'appui royal, cette création aurait été extrêmement reportée. Les observations de Louis XIV sur le nombre important de mendiants sur le sol compiégnais ont accéléré le choix d'un emplacement pour l'établissement charitable.

Construit à l'opposé du palais royal, l'hôpital est bâti dans le faubourg Saint-Germain, au lieu-dit " la Grosse Armée ", hors les murs, proche de la porte de Paris et de la voie du même nom. Cet emplacement correspond à la partie méridionale du site de hôpital général. A cet endroit, espace vaste et bien aéré, il existe un grand bâtiment qu'il faut réparer. On ignore si cet édifice est sur le fief des Chevrieux ou de la Lévière car en 1606 il n'est plus mentionné dans les archives (Barré. 1938. p.65). D'après un rapport de 1662, l'ancien édifice est inclus dans l'ensemble du domaine hospitalier. Ce dernier se compose de deux corps de bâtiments et deux cours, l'une pour les femmes et l'autre pour les hommes. Une salle sert de chapelle. Dans la construction ancienne, le long de la rue de Paris, on pensait loger les officiers de l'hôpital et l'école (Arch. Hosp. 2ème partie, Liasse 1, 7-4). Des ateliers pour faire travailler les pauvres sont prévus (Arch.. Hosp. Liasse 1, 18 et 18 bis). L'ensemble hospitalier est entouré d'un jardin. L'emprise de ce dernier est plus ou moins identique à celle des ouvrages d'art avancés (notamment de la queue-d'hirondelle) du XVIIe siècle qui occupaient autrefois cet emplacement. Ils sont détruits sous le règne de Louis XV, au milieu du XVIIIe siècle, époque où les remparts sont déclassés et commencent à être démantelés.

Avant la fin des travaux l'hôpital abritait déjà 26 hommes et 47 femmes. Le fonctionnement est assuré par un prêtre-curé, trois filles hospitalières, une cuisinière, une lavandière, une couturière, un

---

(5) Pour la gestion de l'hôpital se reporter à l'ouvrage collectif *Histoire des hôpitaux de Compiègne* 1995.

concierge, un portier et un chirurgien qui vient temporairement. La gestion est faite par trois gouverneurs, élus pour trois ans.

Dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'hôpital s'étend en achetant des propriétés limitrophes. Le jardin ainsi agrandi est délimité par un épais mur de clôture, qualifié de muraille en 1730 (Arch. Hosp. 2<sup>e</sup>me partie, liasse 7, 1 à 19). Cette clôture a fait l'objet de plusieurs réfections. A la même époque, la chapelle est bénie le 2 décembre 1705 et trois personnes y sont inhumées (Arch. Hosp. 2<sup>e</sup>me partie, liasse 2, 19-19bis). Ses fondations ont été retrouvées en fouilles. Avant 1734, à un bâtiment de la cour des hommes est accolée la cour derrière bordée par des constructions. Celle située sur le côté oriental servait : au stockage du bois, d'étable, au logement du jardinier, d'après le plan dressé par Jean-Antoine Léré. L'hôpital, monde clos, possède également son cimetière<sup>(6)</sup>. D'une superficie d'environ 450 m<sup>2</sup> il est clos par un mur. Il est utilisé jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, date d'ouverture d'autres cimetières dans la ville. Quatre niveaux de sépultures ont été repérés lors de la phase d'évaluation archéologique (en mars 1996). Le mode d'ensevelissement évolue peu. Les corps sont tous allongés sur le dos mais leur orientation varie. A l'origine, ils sont orientés ouest-est puis est-ouest. Les inhumés sont dans des coffres de bois et les planches sont fixées par des clous posés tous les 10 cm. L'augmentation du nombre des décès entraîne tout d'abord une modification de la taille des cercueils. La largeur des coffres passe de 0,45 m à 0,30 m. Et enfin les inhumations sont espacées les unes des autres, puis après, elles sont quasiment accolées (Fig.6). L'accroissement des décès est dû principalement à une fréquentation importante de l'hôpital. En 1772, 115 personnes vivent à l'hôpital et à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle on dénombre plus de deux cents personnes.

Dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle des transformations sont faites. En particulier entre 1781-1783, des bâtiments sont refaits le long de la rue Georges Bernanos (Arch. Hosp. Liasse 7, 22 ). Une manufacture de bonneterie est installée en 1778. La gestion quotidienne passe à la communauté de l'Enfant-Jésus de Soissons en 1767 jusqu'en 1808 où les soeurs de Saint-Vincent de Paul prennent la relève.

Entre 1811 et 1830 d'importants travaux sont entrepris notamment dans la cour derrière pour loger les femmes et les infirmes. Plus tard ce bâtiment est surélevé d'un étage et en 1886, une crèche est installée à proximité. Ailleurs l'ancien bâtiment des hospices des indigents est détruit (Arch. Hosp. 3<sup>e</sup>me partie, liasse 7, 1à 114). A partir de 1845 de nombreuses réparations sont effectuées sur les réseaux sanitaires. En 1866, des devis sont établis pour des travaux dans la cour du jardinier, la vacherie, l'écurie, la porcherie, une fosse à fumier (Arch. Hosp. Liasse 7, 171). Ces travaux sont exécutés, comme le révèlent les résultats

---

(6) Le cimetière n'a pas été fouillé, il constitue aujourd'hui une réserve archéologique.

archéologiques. La porcherie et la fosse à fumier, de plan rectangulaire et se terminant par une abside, témoignent d'une évolution notoire du monde agricole.

A partir de 1894, l'hôpital et l'hôtel-Dieu, lieu où l'on soignait les malades, sont réunis. Ils forment désormais l'hôpital général. Pour cette réalisation trois bâtiments parallèles en brique sont élevés dans un jardin de 16000 m<sup>2</sup> soit, la partie septentrionale du terrain hospitalier, sise le long de la rue des Capucins. Le premier bâtiment est destiné aux militaires, le deuxième aux hommes, le troisième aux femmes. Au nord de ce dernier : une salle mortuaire, une salle d'autopsie, un pavillon pour les fous, une étuve pour désinfecter le linge des malades (retrouvée en fouille) sont également construits en bordure de la rue Notre-Dame de Bon Secours. Tous ces bâtiments donnent au sud dans la cour d'Honneur.

De 1895 à 1940, l'hôpital général est constamment modernisé et divers pavillons sont élevés. Lors de la première guerre mondiale, plusieurs édifices sont détruits. Cette destruction a permis de moderniser l'hôpital général avec par exemple l'agrandissement de la buanderie et de la cuisine, la création du pavillon pour les tuberculeux ou celui des enfants pupilles de la Nation ou encore celui des aliénés. Ainsi l'extension constante de l'institution hospitalière s'est faite au détriment du vaste jardin qui entourait autrefois l'hôpital primitif. Après la deuxième Guerre mondiale celui-ci est encore réduit lorsque sont dressés le laboratoire, la pédiatrie et le bloc de radiologie. Après l'année 1970 aucune construction n'est entreprise, seule des modifications internes ont lieu. Enfin en 1995, l'hôpital est transféré dans la zone industrielle. La destruction des anciens édifices hospitaliers débute. Seuls les bâtiments du XVIII<sup>e</sup> siècle et la chapelle sont conservés dans le nouveau complexe immobilier. Ils sont désormais les seuls témoins du passé hospitalier dans ce secteur.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### *Sources manuscrites*

Inventaire des Archives hospitalières de Compiègne de 1923, Centre hospitalier de Compiègne, doc. mss.

Inventaire des Archives hospitalières de Compiègne de 1960, Senlis, doc. dact.

Archives hospitalières de Compiègne déposées à Senlis.

Archives municipales, Compiègne. Série GG 75-78-166.

### *Sources imprimées*

**AVELINE**, *Plan de la ville de Compiègne scituée dans le Valois en la Province de Picardie et du gouvernement général de l'Isle de France*. 1690.

**BARRÉ C.**, *Les fiefs de Compiègne relevant du château de Pierrefonds et leurs seigneurs*. Compiègne, 1938-1939. 80 p.

**BARRÉ C.**, " La formation de Compiègne " dans *B.S.H.C.* XXIV. 1952. pp. 85-117.

**CALLAIS F., BERNET J., FRUIT E., GUESSARD B.**, *Histoire des hôpitaux de Compiègne*. Compiègne, Centre hospitalier de Compiègne, 1995. 201p.

**CAROLUS-BARRÉ L.**, *Etudes et documents sur l'Île de France et la Picardie. Compiègne et le Soissonnais*. T.I. Compiègne, Ville de Compiègne. 1994.

Cet ouvrage regroupe les articles suivants :

" Ordonnance inédite du 24 juin 1396 transférant à Compiègne le grenier à sel de Noyon, avec addendum " pp. 57-65.

" Compiègne et la guerre (1414-1430) " pp. 67-76.

" Etat de la ville de Compiègne au lendemain de la guerre de cent ans d'après un mémoire de 1448 " pp. 125-200.

" Le mi-Karesme foire de Compiègne (1092-1792). (première partie) " pp. 223-276.

Chandellier, *Plan levé et dessiné par Chandellier en 1734...* Ech. de 100 toises. Rééd. par la S.H.C. en 1979.

*Compiègne. Oise*. Planche 1 à 4. Fond de plan topographique. Dressé en 1941 par V. Gruson. Rénové en 1961 par R. Jourdeuil. Ministère de la Construction.

Ech. 1 /2000.

**DERVILLÉ L.**, *Plan de la ville de Compiègne*. 1910. Ech. 1/10000.

- GILLARD L.**, (Plan des carrières d'extraction de craie sous la place de l'hôpital). s.l . s.d.
- GRUSON P.**, *Département de l'Oise. Compiègne. L'hôpital général.* Ech. 0,005 m. p. m. 1981.
- Histoire de Compiègne.* Dunkerque, éd. des Beffrois, 1988. 328 p.
- “ L'hôpital mixte de Compiègne “ dans *La Construction moderne*, n°38. Samedi 23 juin 1894. p.151.
- LÉRÉ J.A.**, *Plan de l'hôpital.* Début XIXe.
- PETITJEAN M., LACROIX M-C., ALEXANDRE S.**, *Ex-hôpital général, ZAC des Capucins.Compiègne(Oise).DFS de sauvetage urgent. 03/06/1996-13/09/1996.* Doc. Dact. Compiègne : S.R.A. Picardie. 1996. 210 p.
- Plan de la ville de Compiègne, comprise de la province de Picardie et du gouvernement de l'Isle de France.* 1509 (?) dans BALLYHIER, *Compiègne historique et monumental.* T.I. Compiègne, Langlois. 1842.
- RENDU Z.**, *Hôpital - Hospice de Compiègne. Projet de bâtiments pour les malades. Plan général de l'établissement.* 1886 (Plan inédit, coll. particulière).
- Société historique de Compiègne. Procès verbaux.* 1888-1891. Compiègne, 1911.
- THOREL**, *Cadastre de 1826.* 7ème feuille.



Fig.2 La céramique (dessins de M.-C. Lacroix)

- 1- Fragment d'oule à lèvres en bandeau, pâte grésée à cœur rose, aspect granuleux, daté de la fin du XIII<sup>e</sup> s. ou début XIV<sup>e</sup> s.
- 2- Tesson de panse d'une forme fermée, pâte blanche très fine, émail blanc laiteux sur la face interne, décor polychrome sous couverte d'émail sur la face externe, majolique de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> s.
- 3- Fragment de pichet, pâte blanche bien cuite, anse ronde creuse perforée, décor d'oreille de part et d'autre de l'attache de l'anse, daté du milieu du XIV<sup>e</sup> s.
- 4- Tesson de panse, pâte beige granuleuse avec de gros grains de quartz, décor peint en rouge, appliqué au pinceau, daté du haut Moyen Age.
- 5- Tesson de panse appartenant à une forme fermée, pâte beige fine avec quelques gros grains de quartz, glaçure jaune couvrante (en pointillé) sur la face interne, décor floral (?) brun (en noir) et vert sous couverte d'émail blanc laiteux sur la surface externe, faïence primitive (majolique) provenant d'Italie ou de Provence, datée la fin du XIV<sup>e</sup> s. ou du début du XV<sup>e</sup> s.

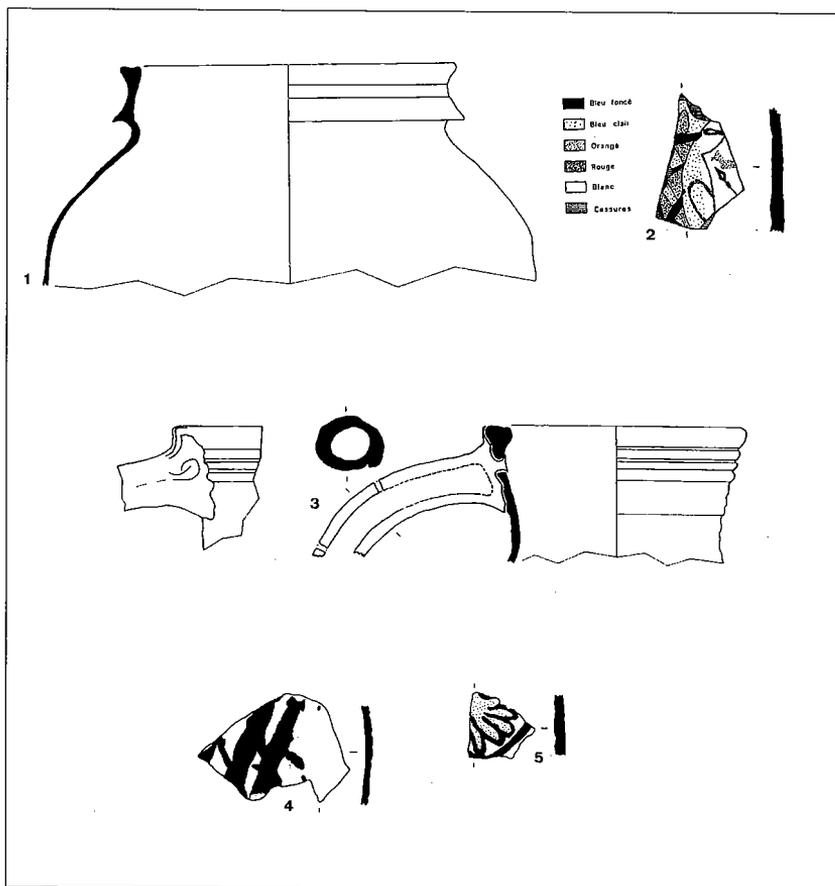
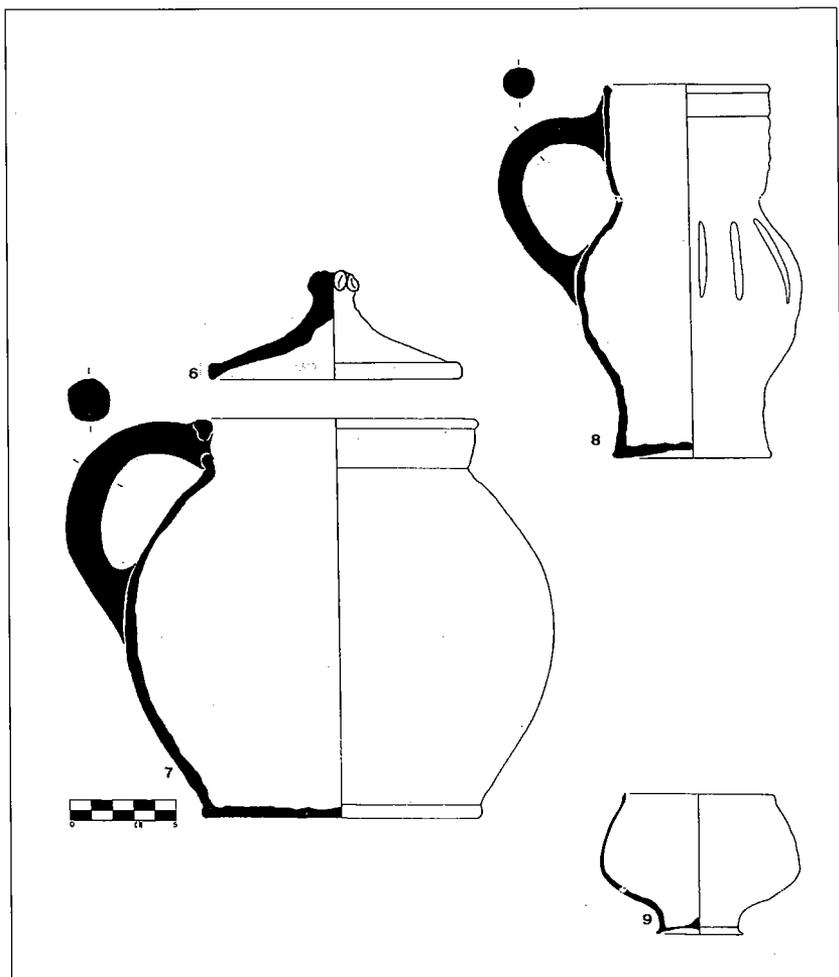


Fig.2 suite

- 6- Couvercle en pâte grise à cœur rose très cuite, fretelle décorée de languettes de pâte rabattues, daté du XVIe s.
- 7- Coquemar complet, pâte rose tendre, pas de trace d'utilisation, production locale, daté de la fin du XIVe s. et du début du XVe s.
- 8- Godet en grès gris du Beauvaisis, "coup de feu" brun sur une zone, forme restituée, daté de la deuxième moitié du XIVe s. ou du début du XVe s.
- 9- Godet en grès gris du Beauvaisis, "coup de feu" brun sur une zone, forme restituée, daté de la deuxième moitié du XIVe s. ou du début du XVe s.



*Fig. 3 (ci-contre)*

*Accès aux galeries souterraines du milieu du XIVe s.*

*L'entrée possède un plan en L. Les escaliers ont une largeur inférieure à un mètre.*



*Fig. 4 (ci-dessous)*

*Les galeries profondes*

*Réseaux de galeries profondes étayées avec des moellons lors de l'extraction du calcaire dur, XVIe siècle. 2. Puits d'aération des galeries du XVIe siècle. 3. Galerie non étayée où le calcaire fissuré a été extrait au milieu du XIVe siècle.*





*Fig. 5 (ci-contre)*

*Vue d'ensemble de la première aire fouillée, le long de la rue de Paris*

*A gauche rue actuelle de Paris créée au XVII<sup>e</sup> s donnant sur la place de l'hôpital. Au premier plan à gauche, le tracé de la rue de Paris aux XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s. ; les bas côtés de la voie sont recouverts de pavés. Au centre la fosse à fumier de l'hôpital du XIX<sup>e</sup> s. Au fond à droite la chapelle.*

*Fig. 6 (ci-dessous)*

*Le cimetière fin XVII<sup>e</sup> s. et XVIII<sup>e</sup> s.*

*Dans les derniers temps de l'utilisation du cimetière, les sépultures se recourent.*

